

## Standard Operating Procedure d'Errol Morris

Pierre Barrette

Numéro 137, juin–juillet 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2008). Compte rendu de [Standard Operating Procedure d'Errol Morris]. *24 images*, (137), 62–62.

## Standard Operating Procedure d'Errol Morris



remporter le Grand Prix du jury au Festival de Berlin. La manière dont Morris choisit ses sujets, et peut-être encore davantage la forme qu'il leur donne, contribue certainement à cette visibilité ; comme pour Moore – dans un registre presque opposé, toutefois –, ses films sont très loin du documentaire standardisé, tourné pour la télévision, qui semble aujourd'hui la norme. Dans *Standard Operating Procedure*,

Morris s'intéresse au scandale de la prison d'Abu Ghraib, en Iraq, dont on se souvient qu'il avait éclaté au grand jour quand des photos de soldats irakiens dénudés et tenus en laisse par une femme soldat de l'armée américaine avaient coulé dans les médias. Pour ce faire, il donne la parole à plusieurs personnes impliquées de près à l'époque dans les événements, témoignages particulièrement accablants pour l'armée qu'il fait alterner avec plusieurs dizaines de photos des sévices subis par les prison-

niers. On a beaucoup entendu parler de cette affaire, et si Morris s'était contenté de proposer un reportage *de plus*, on en serait quitte pour passer deux heures instructives mais légèrement redondantes. C'est le soin qu'il porte à la présentation de son matériel qui rend le film assez fascinant : les témoignages tournés frontalement, en regard-caméra et en très haute définition, le recours à tout un arsenal de schémas et de graphiques animés hautement sophistiqués, l'utilisation d'une musique originale percutante, le montage très serré, l'absence de voix hors champ qui surcorderait notre lecture en viennent ensemble à organiser une démonstration aussi insistante qu'efficace. Voilà une rhétorique qui ne manquera pas de faire jaser dans les chaumières – Morris est un supporter avoué de Barak Obama – en cette période préélectorale... – **Pierre Barrette**

É.-U., 2008. Ré. : Errol Morris. 118 min. Dist. : Métropole Films.

Sortie prévue : juin 2008

**A**vec Michael Moore et possiblement quelques autres, Errol Morris est un des rares documentaristes américains encore actifs aujourd'hui à avoir acquis une réputation de quasi-vedette ; la plupart de ses films – *A Brief History of Time* et *The Fog of War* sont les plus connus du public – ont connu des carrières importantes en salle en plus de remporter plusieurs prix prestigieux ; son dernier opus, *Standard Operating Procedure*, constitue d'ailleurs le premier film de non-fiction à

## L'atelier de mon père de Jennifer Alleyn

**E**n 2001, Jennifer Alleyn prend la décision de filmer son père, le peintre Edmund Alleyn, motivée par le désir de se rapprocher de lui et de faire œuvre de mémoire. Commence alors une série d'entretiens, qui s'interrompent en 2004 au moment du décès de l'artiste. Or, dans l'atelier d'Alleyn s'étaient accumulés au fil des ans des dessins, des peintures et des artefacts, profusion de traces témoignant à la fois d'une personnalité complexe et d'un parcours déroutant. Pour cataloguer les innombrables œuvres sur papier, la cinéaste fait appel aux connaissances de deux étudiantes en histoire de l'art, saisissant l'occasion de cette tâche archivistique minutieuse pour réaliser un documentaire posthume sur l'œuvre de son père. *L'atelier de mon père* se présente comme le résultat d'une démarche qui, amorcée dans l'intimité d'un rapprochement entre une fille et son père, aboutit à un intéressant traité d'histoire sur l'œuvre polymorphe d'Edmund Alleyn. Aux côtés des stars de la peinture québécoise du XX<sup>e</sup> siècle – les Lemieux, Borduas, Riopelle –, le travail d'Edmund Alleyn apparaît

moins bien connu. Le fait qu'il soit difficile, voire impossible, de désigner chez lui une toile emblématique explique peut-être cette méconnaissance. La création d'Alleyn est faite de ruptures. Le documentaire nous présente un peintre fascinant ayant constamment cherché à se mettre en cause, à être là où on ne l'attendait pas, défendant la figuration au moment où l'abstraction avait la cote, passant à l'abstraction quelques années plus tard, explorant le multimédia dans les années 1960 et les installations dans les années 1970, puis s'adonnant à un hyperréalisme mystérieux vers la fin de ses jours. Interrogeant des spécialistes (dont Olivier Asselin) et des proches, Jennifer Alleyn raconte une vie dont le fil d'Ariane pourrait être la notion de transition : transition d'une identité anglophone à une identité francophone (le peintre, né



Anatomie d'un soupir d'Edmund Alleyn, 1999

dans un milieu anglais à Québec, a été envoyé jeune à l'école française), transition d'un pays à un autre (Alleyn a vécu 15 ans à Paris), transition vers d'autres disciplines artistiques, transition entre le monde immatériel des idées et celui, concret, de la représentation sur la toile. L'enthousiasme de la réalisatrice suscite en nous l'espoir qu'une exposition digne de ce nom soit bientôt consacrée à Alleyn. – **Marco de Blois**

Québec, 2008. Ré. et scé. : Jennifer Alleyn. Ph. : Jean-Claude Labrecque. Mont. : Annie Jean. Mus. : Simon Bellefleur et Jean-François Ouellet. 72 min. Couleur. Dist. : Amazone Film.